

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis
UN AN..... \$2.00
SIX MOIS..... \$1.00
Étranger (Union postale.)
UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

“ VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. ”

AVIS

TOUTE DEMANDE DE
CHANGEMENT D'ADRESSE
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 712

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUEBEC
SAMEDI 14 DECEMBRE 1901

Chez les Travailleurs Intellectuels

Miettes d'Histoire

L'histoire des mots.

En furetant, dernièrement, dans les cartons d'un érudit, j'y ai trouvé la copie d'un très intéressant article de M. Michel Bréal à propos de linguistique. J'ignore où a été publiée cette étude dont voici la première partie :

Sous ce titre : *La Vie des Mots* étudiée dans leurs significations, un professeur de la Sorbonne, romaniste distingué, M. A. Darmesteter, a écrit un agréable petit livre, bien fait pour ajouter à la popularité des études de linguistique. Ce volume a surtout un mérite à nos yeux : il est facile, il est amusant à lire. Nous voyons successivement comment naissent les mots, comment ils vivent entre eux, comment ils meurent. Il s'agit du sens des mots, non des transformations de la forme, lesquelles appartiennent à un autre chapitre de la science. De toutes les parties de la linguistique, c'est certainement la plus propre à intéresser le grand public. Ici, tout appareil de haute érudition serait déplacé. Les faits qu'il s'agit d'observer n'ont rien de bien mystérieux. Ordinairement les changements survenus dans le sens des mots sont l'ouvrage du peuple, et comme partout où l'intelligence populaire est en jeu, il faut s'attendre, non à une grande profondeur de réflexion, mais à des intuitions, à des associations d'idées, quelquefois imprévues et bizarres, mais toujours aisées à suivre. C'est donc à un spectacle curieux et attachant que nous convie cette histoire.

Cependant, sous l'aspect varié et changeant qu'elle présente, un esprit qui ne se contente pas des apparences peut désirer pénétrer jusqu'à la cause première, qui n'est autre que l'intelligence humaine : car de dire que les mots naissent, vivent entre eux et meurent, cela est, n'est-il point vrai ? pure métaphore. Parler de la vie du langage, appeler les langues des organismes vivants, c'est user de figures qui peuvent servir à nous faire mieux comprendre, mais qui, si nous les prenons à la lettre, nous transporterait en plein rêve.

M. Darmesteter, ne s'est peut-être pas toujours assez défié de cette sorte de mise en scène. Comme il est plus aisé aux hommes d'observer les objets

extérieurs que de lire en eux mêmes, nous raisonnons sur les produits de l'intelligence plus volontiers que sur la faculté dont ils émanent. Mais tout en nous laissant aller, pour la facilité du discours, à cette pente naturelle, il est bon de corriger de temps à autre l'illusion. Ne craignons pas de regarder quelquefois l'intérieur de l'instrument auquel nous devons ces projections : hors de notre esprit, le langage n'a ni vie ni réalité.

Presque en même temps que le livre dont nous parlons, paraissait en Allemagne la seconde édition d'un ouvrage un peu savant, un peu ardu, un peu touffu, qui discute entre autres questions celle qu'a traité M. Darmesteter.

Nous voulons parler des principes de linguistique de M. Hermann Paul. L'auteur est professeur de langue et de littérature allemandes à l'université de Fribourg. Avec une exactitude dont il faut lui savoir gré, quoique son exposition soit triste et terne, il écarte ces idées d'organisme et de vie sous lesquelles se déguise la vérité, et il s'applique à rechercher les faits intellectuels qui ont pour effet de transformer le langage. Au fond, ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre, ils appartiennent tous deux à une branche d'étude dont l'auteur de cet article peut se vanter d'avoir été le parrain, et dont, à diverses reprises, il a esquissé quelques parties : ce sont des livres de sémantique (1).

Par une coïncidence remarquable, les deux auteurs se sont d'abord rencontrés sur un point : c'est que chacun, quoi que ayant sans doute à son service un assez grand nombre d'idiomes, a préféré prendre spécialement pour champ d'étude sa langue maternelle. C'est là une indication qui n'est pas sans valeur. La recherche dont il s'agit est de celles qui exigent une connaissance intime et directe du sujet : il n'en est pas ici comme de la phonétique ou de la morphologie. Les modifications survenues dans le corps du langage, telles que retranchement d'une lettre ou d'une syllabe, soudure d'une nouvelle flexion, remplacement d'une désinence par une autre, frappent les yeux à première vue ; mais les observations dont s'occupe le sémantiste se dérobaient un peu plus au regard. C'est surtout quand il faut noter l'impression faite par les mots sur l'esprit que se multiplient les chances d'erreur ; elles sont presque inévitables en maniant une langue étrangère. Un écrivain allemand qui a touché à ces matières s'en va répétant de livre en livre que le mot

(1) Du verbe grec *semaino*, signifier. La sémantique s'occupe des sens, par opposition à la phonétique, qui s'occupe des sons.

français *ami* est loin d'avoir l'accent de sincérité ni la profondeur de l'allemand *freund*. Prévention naïve, mais facile à comprendre. Il y a quelques années, un autre savant avait trouvé dans le français *merci* quelque chose de blessant et de bas : il pensait au latin *mercedem*. Ces sortes d'illusions montrent le danger ; elles prouvent que le terrain le plus familier est aussi le meilleur pour ce genre de recherche. Quand les lignes générales de la sémantique auront été tracées, on n'aura pas de peine à vérifier sur les autres idiomes les observations prises sur la langue maternelle. Les divisions générales une fois établies, on y fera entrer les faits de même ordre recueillis un peu partout.

Est-il possible de formuler les lois selon lesquelles les sens des mots se transforment ? Après avoir lu nos deux auteurs, et en y joignant le résultat de nos propres observations, nous sommes disposés à répondre que non. La complexité des faits est telle qu'elle échappe à toute règle certaine. Pour avoir le droit d'affirmer que cette partie du langage est régie par des lois, il faudrait pouvoir prédire, si non d'une façon absolue, au moins dans quelques cas particuliers, les changements de signification qui s'accompliront pour tel ou tel mot dans un avenir plus ou moins prochain. C'est ainsi que le phonétiste peut annoncer la forme que doit avoir tel mot en espagnol, en italien, en français, si du latin il a passé par voie populaire dans ces langues.

Or il est très clair pour tout le monde que le sémantiste ne se risquera pas de la sorte. Les changements qui surviennent dans le sens tiennent à des causes trop nombreuses, et dont la plupart ne sont pas du ressort de la linguistique.

Qui aurait pu prévoir que Phaéon, le dieu du Soleil, deviendrait le nom d'une voiture et que plateforme entrerait dans le vocabulaire courant de la politique ? Pour deviner de tels sauts dont nous pouvons bien suivre après coup la direction, mais qu'il est impossible de mesurer à l'avance, il faudrait connaître par anticipation les événements grands et petits, nécessaires ou fortuits, qui modifient la société humaine, les révolutions et les accidents auxquels est exposé notre univers physique, social et intellectuel. Mais, s'il est impossible de découvrir des lois, il est possible de classer les faits selon un certain ordre et d'après certaines catégories. La sémantique en est donc à peu près au même point où nous voyons la météorologie, laquelle a également affaire à des phénomènes trop nombreux et trop complexes (quoique pourtant moins que la linguistique) pour avoir pu jusqu'à pré-

sent les soumettre à des principes : elle se contente d'assembler des observations, de les mettre dans le meilleur ordre, de dire, par exemple, que telle force naturelle a triomphé un jour, et telle autre le lendemain. Voilà précisément ce que nous faisons, avec cette différence que les forces dont nous parlons sont les facultés de l'homme et se trouvent en nous-mêmes.

Entrons donc, sans plus tarder, dans le domaine de la sémantique, et voyons quelques-unes des causes qui régissent ce monde de la parole.

Nous commencerons par un point qui a une véritable importance pour l'histoire des sens, et dont, jusqu'à ces dernières années, on n'avait pas tenu assez compte : c'est l'action que les mots d'une langue exercent à distance les uns sur les autres. Un mot est amené à restreindre de plus en plus sa signification, parce qu'il a un collègue qui étend la sienne. Dans les dictionnaires, où chaque terme est étudié par lui-même, nous n'apercevons pas bien le jeu de cette sorte de compensation et d'équilibre : c'est seulement dans les vocabulaires les plus récents et les plus développés, par exemple dans la continuation du dictionnaire de Grimm, que les auteurs ont commencé de faire une part à cette intéressante série de rapprochements. Ainsi le verbe *traire* avait, dans l'ancienne langue française, tous les emplois du latin *trahere*. On disait : traire l'épée, traire l'aiguille, traire les cheveux. D'où vient qu'un terme si usité ait fini par être réduit à la seule signification qu'il a aujourd'hui, de traire les vaches, traire le lait ? C'est qu'un rival d'origine germanique, — *tirer*, — a, dans le cours des siècles, envahi et occupé tout son domaine. Notre esprit répugne à garder des richesses inutiles : il écarte peu à peu le superflu. Toutefois, — et c'est là une observation sur laquelle M. Darmesteter a raison d'insister, — un mot peut périliter et même succomber sans que ses composés et ses dérivés soient atteints. Comme témoins de l'ancien usage, nous avons encore les composés extraire, soustraire, distraire, les substantifs trait, attrait, retraite.

Pareille aventure est arrivée à muer, qui a dû céder la place, sauf un petit coin, à un nouveau venu, le verbe changer. Commuer et remuer ont survécu à la ruine de leur primitif. C'est également l'histoire de sevrer, que séparer a dépossédé presque entièrement. Cette sorte de lutte où, comme on l'appelle en langage darwinien, de concurrence vitale, est particulièrement frappante quand les deux concurrents sont, comme dans le dernier exemple, des enfans de même souche. Cette parenté d'origine ne change d'ailleurs rien au fond des choses.

COLOMBINE A QUEBEC

Le *Monde illustré*, de Montréal, nous apportait, l'autre jour, les idées de Mlle Colombine sur Québec, le moyen âge, les temps modernes, les Ursulines, les Franciscaines, la religion d'autrefois, le christianisme d'aujourd'hui et divers autres sujets *too numerous to mention*.

Notre collaborateur M. J. F. D. disait naguère que Colombine fouettait trop sa crème. Voici, en effet, le genre de *mousse* qu'elle nous sert :

"Seul le français ou l'aigle pouvait concevoir l'idée de percher son aire à la pointe du Cap Diamant, site merveilleux d'où l'œil se perd dans l'infini des horizons. Debout sur cette haute cime sortie il semble des nuages, baignée dans le ciel qui plane sur nos têtes, à nos pieds, partout une félicité supra-terrestre s'empare de notre âme, un amour du beau, de l'idéal la transporte aux *pics* (1) régions de la poésie. De même que la sybille antique était prise d'inspiration en montant sur le trépied magique, en foulant le sol de Québec, nous sentons les affinités matérielles de notre être se volatiliser, tant il est vrai que les hauts sommets physiquement et moralement nous rapprochent du ciel. L'Olymphe, le Parnasse, le Sinaï, le Nébo, le Golgotha, ont été tour à tour l'habitable de la poésie, de la divinité dans ses phases glorieuses et douloureuses."

La réalité, c'est que le point le plus élevé du Cap Diamant n'est qu'à 333 pieds au-dessus du fleuve.

Québec occupe, sans doute, un très beau site ; mais il faut avoir une constitution exceptionnelle pour sentir, en mettant le pied sur notre sol, "ses affinités matérielles se volatiliser."

Ne faudrait-il pas chercher la cause de ce remarquable phénomène ailleurs que dans cette modeste hauteur de 333 pieds ?

Quoi qu'il en soit, lorsque la gentille Colombine a les affinités matérielles de son être volatilisées, elle voit de singulières choses et des idées non moins singulières germent dans son cerveau.

D'abord, c'est une idée tout à fait singulière, que ce rapprochement entre l'Olympe — non pas l'Olymphe, on corrige mal les épreuves au *Monde illustré* — séjour mythologique des divinités impures du paganisme, et le Golgotha, endroit sacro-saint, où l'Homme-Dieu a consommé son sacrifice qui nous a rachetés de l'enfer...

Mais n'insistons pas. Quand on a les affinités matérielles volatilisées on ne saurait peser ses paroles, c'est clair.

Voici une chose très drôle que Colombine a vue, sous l'effet de la volatilisation de ses affinités matérielles :

"Et pour compléter l'illusion d'être (*sic*) une ville d'un autre siècle, des calèches, quelque mystérieusement dans les rues, traînés par des fantômes de chevaux maigres et poussifs."

Des calèches qui errent mystérieusement dans les rues pour compléter l'illusion d'être une ville d'un autre siècle ! O bonne langue française, voilà de tes coups... lorsqu'on veut se servir de toi pour trop fouetter sa crème ! Tu te rebiffes contre tes persécuteurs et tu leur fais dire des sottises !

Québec, fondé en 1608, est nécessaire-

ment une ville d'un autre siècle. Pas la moindre illusion possible à ce sujet. Mais des calèches, quelque mystérieusement qu'elles errent dans les rues, et quelque maigres et poussifs que soient les chevaux qui les traînent, ne sauraient compléter l'illusion d'être une ville, ancienne ou moderne.

* *

Mais Colombine, volatilisée, a vu bien d'autres choses à Québec que les québécois ne voient pas. Voici, par exemple :

"Il y a entre le vieux et le jeune Québec une différence qui symbolise deux états d'âmes bien différents, prenons au point de vue féminin le vieux couvent des Ursulines en opposition au couvent des Franciscaines. Le premier monastère a l'aspect sévère des vieux cloîtres du moyen-âge, dans son évangélique pauvreté. Les religieuses vêtues de noir passent comme des ombres dans les longs corridors, vieilles, parcheminées, derniers vestiges d'une époque défunte, s'harmonisant avec les tableaux des vieux maîtres obscurs qui s'effacent lentement sous le doigt du temps. Les murs se crevaient, la maçonnerie s'enfonçait dans la terre, une odeur de vétusté monte de la poussière des atomes, et vous picote le nez en même temps qu'un sentiment de tristesse et de solitude vous étreint, comme si vous descendiez dans un tombeau."

Très poétique, ce vous picote le nez ! O mystérieuses nuances de la langue française !

De même que le Cap Diamant n'est pas aussi haut que le prétend Colombine, de même le couvent des Ursulines n'est pas aussi délabré et les Ursulines ne sont pas toutes aussi "vieilles" que voudrait le faire croire notre rêveuse. Il y a des jeunes parmi ces dames, et il y a de la vigueur dans cette maison, puisqu'elle a pu essaimer, sans s'affaiblir, à Stanstead et à Roberval. Représenter ces religieuses comme les "derniers vestiges d'une époque défunte", c'est parler pour ne rien dire.

Passons, maintenant, avec Colombine, chez les Franciscaines :

"Chez les Franciscaines au contraire tout y (*sic*) est clair, vivant et réjouissant. Cloître *manorial* (*sic*) flanqué de tourelles gracieuses, construction d'un style antique rajeunie par l'élégance moderne. Salles éclairées et spacieuses. Sanctuaire d'une richesse incomparable en Amérique. L'aspect de nos cathédrales est parfois sévère, triste même. Ici, l'on est conquis par le charme presque *sensuel* qui se dégage de l'harmonie des teintes et de la forme, beauté colorée et calme de cette chapelle qui sous la poussée d'un *fiat lux* muet devient soudain brasée. Mille lumières électriques surgissent des autels, de la voûte, des colonnades, de partout à la fois ! Nuit et jour deux religieuses montent la garde devant le saint sacrement continuellement exposé. Elles arrivent lentement tout de blanc vêtues, robes guimpes, voiles souliers, *faces émaciées*, dans les tons des figurines d'ivoire.

"Leurs robes déferlent sur la dalle dans un long prosternement, on s'étonne qu'elles ne laissent pas de sillage, comme feraient des cygnes qui ondulent sur la pureté des lacs. Puis leur prière commence. Immobiles maintenant, les blanches religieuses sont en colloque avec l'agneau sans tache, l'époux de ces vierges immaculées ? Elles sont droites comme les cierges qui brûlent sur l'autel, se consumant, comme la cire fond, en aspirations généreuses, en sacrifices d'amour surhumain.

"On nomme les Franciscaines les *coquettes du bon Dieu* et je comprends que l'époux mystique aime à se mirer dans la

pureté de ces âmes blanches, belles d'une beauté matérielle même, ces jeunes sœurs cloîtrées dont la plus âgée compte à peine trente ans. Elles ont la *carnation éblouissante* des jolies québécoises, *des roses dans la crème*, de grands yeux profonds, limpides comme un ciel d'aquarelle, rayonnantes épouses du Seigneur, enfants par le regard, mais femmes par la pensée et le dévouement !"

Pour de la crème frottée, voilà de la crème fouettée !

Colombine a voulu, évidemment, être agréable aux Franciscaines. Nous les trouvons, sous sa plume, encore plus maltraitées que les Ursulines.

Que dites-vous de ces religieuses qui ont les *faces émaciées* en même temps que la *carnation éblouissante* ; tellement éblouissante qu'elles sont comparables à *des roses dans la crème* ?

Chose remarquable, chez les Franciscaines il y a peu de québécoises. On trouve ces dernières plutôt chez les Ursulines !

Quant aux "grands yeux profonds", nous ne croyons pas qu'on les exige plutôt chez les Franciscaines que chez les Ursulines.

Mais voici la conclusion :

"Eh bien ! dans ces deux monastères, je crois voir une image du passé et de l'avenir, un symbole du christianisme d'hier enveloppé des ombres du moyen âge et du christianisme moderne fait de grâce et de mansuétude, de douce persuasion, de céleste tolérance, de *charmante philosophie*, personnifié par Léon XIII et Lacordaire, prêché par ses frères les dominicains. La *prédication terrifiante* et les *épouvantements* sont choses du passé, le christianisme des temps modernes a l'onction de son divin fondateur Jésus, et ses prélats ont le suprême attrait de la sainteté souriante et courtoise !"

De telles choses seraient graves, très graves sous une autre plume ; car nous n'avons pas besoin d'insister sur tout ce qu'il y a de maisonnant dans ces lignes.

Sachez, mademoiselle Colombine, que le christianisme, œuvre divine, a toujours été ce qu'il est : "fait de grâce et de mansuétude", et qu'il n'est pas plus *tolérant* et *philosophique* aujourd'hui que jadis. Léon XIII et Lacordaire n'y ont rien changé, et si les dominicains de l'époque actuelle prêchaient une doctrine autre que celle que prêchait saint Dominique, au XIIIe siècle, ils prêcheraient l'erreur. Et nous ne croyons pas blesser les dominicains d'aujourd'hui en disant qu'aucun d'eux, pas même Lacordaire, n'a l'attrait qu'avait le fondateur de leur ordre.

C'est enseigner en quelque sorte l'hérésie que d'insinuer clairement, comme le fait Colombine, que le christianisme des siècles passés n'avait pas l'onction de son divin fondateur Jésus ; puisqu'une telle doctrine est manifestement contraire au dogme de l'indéfectibilité de l'Eglise. N'oubliez pas, Colombine, que Notre Seigneur a promis d'être avec Son Eglise *toujours—omnibus diebus—jusqu'à la consommation des siècles* (S. Matth. 28, xx). Or la présence de Jésus suppose nécessairement son onction, n'est-ce pas ?

Du reste, les Ursulines ne représentent nullement parmi nous le *moyen âge* ; c'est le dix-septième siècle qu'elles personnifient. Or, plus haut, Colombine déclare que "la foi de Québec est vivante, sans ostentation, une foi

du dix-septième siècle !" C'est précisément la foi des Ursulines..... et des autres.

Au point de vue du bon goût, nous trouvons déplorable cette tentative de mettre en opposition deux maisons religieuses également estimables ; cette impolitesse de flatter gauchement les Franciscaines et de rabrouer injustement les Ursulines.

Au point de vue de la doctrine, cette élucubration serait un vrai scandale si elle était l'œuvre d'une personne réfléchie, sérieuse et rassise.

Heureusement, nous avons la volatilisation des affinités matérielles de l'auteur pour tout expliquer et tout faire pardonner..... pourvu qu'on ne recommence pas.

Louis Veillot et madame Dandurand

Après Colombine, madame Dandurand.

La première nous a dit le peu de cas qu'elle fait des Ursulines, et généralement des chrétiens et du christianisme d'autrefois. Madame Dandurand, dans la *Patrie* du 2 décembre, met Louis Veillot à sa place.

Ces bonnes dames de Montréal sont vraiment... terribles. Il n'y a rien à leur épreuve.

C'est cette même madame Dandurand, si nous ne nous trompons pas, qui avait entrepris, il y a quelques années, de convaincre les lecteurs du *Coin du feu* que le pouvoir temporel des Papes n'est pas une chose désirable.

Madame Dandurand intitule son article : *L'éternel Louis Veillot*, et pour le justifier elle nous parle tout d'abord de l'ostracisme d'Aristide :

"Si les Athéniens se lassèrent d'entendre appeler Aristide : le Juste, quel mot exprimera notre satiété à l'égard de la somme effrayante d'éloges consacrée annuellement à la mémoire d'un homme justement célèbre, mais, à coup sûr, le moins sympathique du monde."

Si Aristide était réellement l'homme le plus juste de son temps, comme on le prétend, les Athéniens auraient tout simplement fait preuve d'une très sotte jalousie en se lassant de l'entendre louer selon ses mérites. Leur exemple n'est pas à imiter, ce nous semble.

Mais il paraît que les Athéniens n'ont pas commis cette sottise. D'après Mgr Guérin, c'est d'un simple *paysan* qu'on raconte la fameuse histoire à laquelle madame Dandurand fait allusion :

"On raconte que le jour du vote, [de l'ostracisme] un paysan ne sachant pas écrire, lui demanda [à Aristide], sans le connaître, de tracer le nom d'Aristide sur sa coquille. Ce dernier lui ayant demandé quelle raison il avait d'en vouloir à Aristide, le paysan répondit qu'il était las de l'entendre appeler le Juste. Aristide, sans mot dire, traça son nom sur la coquille."

Voilà un paysan en mauvaise posture, et madame Dandurand fait mal de se mettre au niveau de ce manant.

Le *casus belli*, c'est que le successeur de M. de Labriolle, à la chaire de littérature française de l'Université Laval, à Montréal, M. Laurentio, a

(1) Ceci doit être une faute d'impression.

fait deux conférences sur Louis Veillot. C'est ce qui a déterminé madame Dandurand à protester contre "la somme effrayante d'éloges" consacrée à Veillot; c'est ce qui la pousse à écrire encore :

"On a institué, en notre pays, une sorte d'adoration perpétuelle pour Louis Veillot. Il semble qu'on se soit juré qu'il ne s'écoulera pas un jour sans que son nom soit prononcé en quelque point de notre province. On en a fait une sorte de Bossuet canadien et, s'il n'est pas mis quelque jour sur nos autels, c'est que, décidément, on se sera fatigué à lui faire escalader tant de tribunes.

"Il ne paraissait pas excessif de supposer qu'on avait épuisé toutes les provisions de fleurs sur cette tombe "incomparable" — qu'on me passe le mot.

"Une toute fraîche cargaison pourtant nous arrive de France, recueillie à notre intention par les soins du successeur de M. de Labriolle."

Madame Dandurand n'a-t-elle jamais entendu parler d'un très grave défaut qui s'appelle l'exagération ?

Parce qu'un professeur de français a parlé deux fois d'un des plus grands écrivains du dix-neuvième siècle, il n'y a certes pas lieu de faire une pareille sortie.

Madame Dandurand proclame Louis Veillot "l'homme le moins sympathique du monde." C'est encore une exagération manifeste.

Madame Dandurand ayant l'esprit tourné autrement que les catholiques non libéralisés peut bien trouver que, pour elle, le grand écrivain n'est pas sympathique. C'est son affaire; mais elle a tort de parler au nom du genre humain et de déclarer, d'une façon absolue, que Louis Veillot est l'homme le moins sympathique du monde. De tels arrêts se concilient mal avec la modestie la plus élémentaire.

Que Louis Veillot soit peu sympathique à madame Dandurand, et, généralement, à l'école libérale, cela se comprend parfaitement. Mais là n'est pas la question.

Si peu sympathique qu'il soit aux catholiques libéraux, Louis Veillot est aujourd'hui reconnu, par tous ceux dont l'opinion en matière littéraire vaut quelque chose, comme l'un des maîtres de la langue française, l'un des plus merveilleux, nous devrions plutôt dire, le plus merveilleux posateur, le plus brillant, le plus étonnant stylistes du dix-neuvième siècle.

Dans un cours de littérature française, il y a donc lieu de parler et de parler souvent de cet écrivain extraordinaire qui a tiré de notre langue nationale tout ce qu'elle peut rendre; et l'intervention grincheuse de madame Dandurand est parfaitement déplacée, pour ne rien dire de plus.

Comme personnes privées, Horace, et Virgile, et Shakspeare et Molière et Milton, et une foule d'autres grands écrivains, étaient infiniment moins sympathiques que ne l'est Louis Veillot. Cependant, quelle réception ferait-on à un critique qui, parce qu'un professeur aurait parlé avec beaucoup d'éloges de ces écrivains, en tout qu'écrivains, publierait un article intitulé. *L'éternel Virgile, ou L'éternel Shakspeare*? Nous laissons à nos lecteurs le soin de répondre.

Nous pourrions arrêter ici notre examen de l'écrit de madame Dandurand,

car vraiment la question de savoir si Louis Veillot était ou n'était pas ce que l'on peut appeler un personnage sympathique, ne devrait pas se discuter; pas plus qu'on ne discute la popularité relative de Bossuet et de Fénelon, de saint-Augustin et de saint Thomas d'Aquin.

Cependant, il nous plaît de jeter un coup d'œil sur les raisons que madame Dandurand met en avant pour justifier son arrêt que "Louis Veillot est l'homme le moins sympathique du monde." C'est tout à fait curieux :

"Et cependant, des goûts et des couleurs, dans l'ordre moral—nous a-t-on dit— "on peut" discuter. Nous ne nous en faisons pas faute, en restant sur le terrain qui nous est propre. C'est-à-dire en envisageant le sujet au point de vue de la femme et surtout de la Canadienne-française, à qui on aura bien de la peine à faire accepter le mysogyne auteur de l'"Honnête femme", le Sylvestre de "Ça et là" comme leur idéal.

"Non pas que nous n'ayons aussi notre opinion sur l'homme public et que nous ne nous étonnions grandement qu'on propose à l'admiration sans réserve des catholiques l'homme qui fut toujours en antagonisme plus ou moins ouvert avec son ordinaire; qui se passait l'habitude—généralement fort mal notée—des appels directs au pape sans tenir compte de la hiérarchie; l'homme qu'on accuse encore aujourd'hui d'avoir été le premier, par sa lutte contre les évêques, à suggérer le cri: "Le cléricalisme voilà l'ennemi."

Et voilà comment madame Dandurand, "tout en restant sur le terrain qui lui est propre", se mêle de juger l'homme public. Et il y en a long sur ce chapitre.

Madame Dandurand affirme que Veillot fut toujours en antagonisme plus ou moins ouvert avec son ordinaire. C'est encore une exagération. Mais ce qui est vrai, et ce que madame Dandurand néglige de dire, c'est que Louis Veillot, dans les luttes qu'il eut à soutenir contre certains évêques, plus particulièrement contre l'archevêque de Paris et l'évêque d'Orléans, eut toujours gain de cause auprès de l'Évêque des évêques. C'est le point essentiel; et c'est tout ce qu'il faut pour prouver l'orthodoxie doctrinale de Louis Veillot, ainsi que la parfaite correction de ses procédés au point de vue de la discipline ecclésiastique.

L'appel au Pape n'est pas du goût des gallicans, nous le savons; mais du moment que les appels de Veillot furent admis par le Souverain Pontife, madame Dandurand n'a rien à dire.

Quant à l'accusation portée contre Veillot d'avoir suggéré le cri: "le cléricalisme voilà l'ennemi", elle n'aurait un peu de force que si elle était appuyée des noms de quelques personnes compétentes en pareille matière, et surtout de preuves.

Voici une autre phrase par laquelle madame Dandurand, tout en restant sur son propre terrain, le terrain féminin, porte son jugement sur l'homme public, sur l'écrivain catholique :

"Pour tout dire, nous ne nous expliquons pas l'indulgence plénière accordée à ce semeur de vent qui a laissé à notre génération une si belle moisson de tempêtes et cela en face de l'improbation des Dupanloup, des Montalembert, des Lacordaire, des Falloux, etc., etc., mais encore une fois, ceci ne nous regarde pas, si de plus autorisés s'en accommodent et jugent que les services rendus à l'Église compensent le mal qui lui a été fait."

C'est que, ma bonne dame, pour le monde catholique, l'improbation des Dupanloup, des Montalembert, des Lacordaire, des Falloux, etc, etc, ne vaut rien, absolument rien en face de l'approbation d'un seul homme qui s'appelle Pie IX.

La carrière d'écrivain catholique de Louis Veillot s'est écoulée presque entièrement sous le règne de Pie IX. Or il est de notoriété publique que ce grand pontife a toujours soutenu, appuyé et loué le rédacteur de l'*Univers*.

Et voici le corollaire qui en découle pour les catholiques qui ont un peu de jugement: le mal que cet écrivain a fait à l'Église n'existe que dans l'imagination malade des catholiques libéraux.

Qui, mieux que le Pape régnant, peut déterminer ce qui fait du mal et ce qui fait du bien à l'Église ?

Enfin, madame Dandurand arrive à son terrain propre. Pour elle, Louis Veillot n'était pas un mari idéal! Et elle ose écrire cette atroce calomnie :

"Le mari très chrétien de la douce Mathilde est imbu du préjugé païen qui consiste à regarder la femme comme ayant été créée uniquement pour le plaisir et le service de l'homme."

Et quand il s'agit de prouver son accusation, elle ne peut rien dire de concluant..... si ce n'est contre elle-même. Voici :

"Il appartient à la catégorie des époux très épris, mais qui ne s'en font pas moins une idée très exacte des devoirs de leur femme envers eux, en appréciant surtout son humilité et ses commodes qualités de ménagère,

"Ils ne demandent à celle-ci rien qui ne soit, à la vérité, de son domaine; de tenir, par exemple, avec ou sans l'aide de servantes, la maison parfaitement en ordre, d'avoir les repas prêts à l'heure, de soigner les enfants, d'être bornée dans ses désirs, dévouée, pas coquette, affectueuse, indulgente pour leurs défauts, d'humeur égale, puis encore de joindre les deux bouts du budget. Jugant, avec raison, cette tâche suffisante, ils n'exigent aucun effort intellectuel."

Il serait facile de prouver que Louis Veillot avait une plus haute idée de la femme; mais à quoi bon ?

Du moment que vous admettez que Louis Veillot ne demandait rien à sa femme qui ne fût du domaine de celle-ci; du moment que vous admettez qu'il jugeait avec raison que la tâche domestique de la femme est suffisante, qu'avez-vous à dire, en bonne vérité ?

Les femmes qui peuvent faire des "efforts intellectuels", sans négliger leur tâche domestique et sans sortir de leur rôle, sont libres de le faire, certes. Mais s'il fallait que tous les maris exigeassent ou seulement encourageassent ces efforts, le monde serait rempli de bas-bleus, de femmes savantes et écrivantes, de réformatrices, de clubistes; et cette terre, au lieu d'être une simple vallée de larmes, deviendrait un véritable enfer.

"La Nouvelle-France"

La typographie des premières pages de la *Nouvelle-France* est commencée, et d'ici à 7 ou 8 jours le chiffre du tirage devra être fixé, d'après le nombre des personnes qui, à cette époque, auront traduit en acte leur volonté de s'abonner. Les retardataires seront exposés à ne pas avoir complète la série d'une revue qui paraît sous les plus heureux auspices et dont la valeur sera considérable, vu la compétence et l'autorité des écrivains groupés par les promoteurs de l'entreprise.

La *Nouvelle-France* s'est assuré le concours d'excellentes plumes canadiennes-françaises. Elle compte parmi ses collaborateurs des laïques distingués, des membres éminents du clergé séculier et de tous les ordres religieux établis au Canada, ainsi que quelques étrangers d'élite s'intéressant à son œuvre.

La première livraison contiendra des travaux signés par Mgr Bégin, le R. P. Alexis, MM. les abbés Eugène Roy et C. P. Choquette, MM. Thomas Chapais et J. F. Dumontier, ainsi qu'une chronique romaine.

Sont actuellement membres du Bureau de Direction MM. les abbés L. Lindsay, V. Huard, L. A. Paquet, Eugène Roy, et MM. Ernest Gagnon, Adjutor Rivard et J.-F. Dumontier.

Pour les abonnements s'adresser au gérant, J.-F. Dumontier, boîte-poste 63, Québec.

La *Nouvelle-France* formera, à la fin de l'année, un volume de 576 pages in-quarto. Elle sera imprimée avec soin sur beau papier vergé. L'abonnement n'est que d'une piastre. La modicité du prix a été rendue possible par le dévouement de tous ceux qui ont entrepris de travailler gratuitement à cette revue qui sera un nouvel organe des intérêts religieux et nationaux du Canada français.

Il ne s'agit pas ici d'une affaire, mais d'une œuvre.

J. F. D.

A NOS LECTEURS

Il nous arrive assez souvent des lettres contenant des formules comme celles-ci: "Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé tel numéro de la *Vérité*?" "Comment se fait-il que vous ayez oublié de m'adresser tel numéro de votre journal"? Nous prions nos lecteurs de croire que lorsque la *Vérité* n'arrive pas à destination, nous en sommes, pour le moins, aussi ennuyé qu'ils peuvent l'être, mais qu'il n'y a pas, dans ce contretemps, la moindre faute de notre part. Avec l'expédition que nous avons adoptée pour l'expédition du journal il est, pour ainsi dire, matériellement impossible que nous n'adressions pas le journal régulièrement, chaque semaine, à tous et à chacun de nos abonnés. Lorsqu'on ne reçoit pas la *Vérité*, régulièrement, on peut être convaincu que cela dépend d'une erreur ou d'une négligence des employés des postes de Sa Majesté, et non point de l'administration du journal. Aussi sûrement que le jeudi arrive nous adressons la *Vérité* à tous nos abonnés, sans en oublier un seul. Encore une fois, cela ne peut pas se faire autrement.

LETTRES DE FRANCE

M. Adrien Mithouard

Avec l'art charmeur dont il a le secret, le bon poète qui est aussi un esprit philosophique, expose en son nouvel ouvrage, le *Tourment de l'Unité* (1), les grandes lignes d'une esthétique générale. Quiconque voudra connaître sous tous les aspects l'état d'esprit et la sensibilité des milieux où l'on pense devra consulter ces pages, synthèse originale des idées et des sensations communes aux plus affinés, aux plus subtils de ce temps. Un passage fera comprendre le titre du livre et les concepts de l'auteur relativement à la beauté :

« Qu'est-ce que l'art ? Le jeu de la vérité et du mensonge. Mais il y a deux vérités, l'une qui est en nous et l'autre qui est dans le monde, la réalité de notre désir et la réalité du monde. Nous tâchons à les coordonner, puis nous désordonnons les ouvrages où nous n'y pouvons réussir. Successivement nous oublions le monde pour contempler la loi de notre esprit harmonieux, et nous oublions l'exigence de notre esprit pour nous replonger dans la vastitude du monde. C'est tout. Nous faisons ainsi l'œuvre d'art mentir à l'univers pour nous y repaître volontairement de l'absolu, mais dès que l'artifice se laisse voir, notre sincérité se rebelle et nous détruisons l'ouvrage. De là l'angoisse éternelle de l'art. Le voici, depuis l'aube des temps, s'attachant sans fatigue à modeler la même matière et condamné jusqu'au dernier crépuscule à ce vain et sublime mouvement de ses organes soulevés et réprimés tour à tour, à ces deux souffles qui sont le signe et la condition de sa vie séculaire, comme une grande respiration humaine ! »

M. Mithouard a consacré un très alléchant chapitre à Paul Verlaine. Ce maître, on ne le sait pas encore assez, même en France, restera par *Sagesse* le poète chrétien par excellence du XIXe siècle. Le lecteur curieux de connaître intimement cet *homo duplex*, dont la vie spirituelle ne dura qu'un matin, trouvera dans le *Tourment de l'Unité* une très fine analyse de son cas psychologique et de son art. « Disputé à lui-même par les sorcelleries de l'art et les monitions de l'ascétisme, Verlaine a trébuché que de fois ! Mais c'est là même qu'il commence d'être mystique et c'est à ces faux pas qu'il s'élève (p. 218). » Et M. Mithouard explique comment le maître, par la simplicité de son vers, et aussi par une certaine veulerie de sa forme, fut un excellent traducteur des paroles du sacrifice et du renoncement, de la sérénité du détachement. « Mais si l'art est prestesse, la foi est inflexible. Elle ne permet de métaphores que symboliques, pour l'honneur de la pensée et non pour la réjouissance de l'imagination ; elle ne tolère point que le mot porte atteinte par jeu à la sévère composition des sentiments chrétiens, ni qu'il diminue rien des enseignements traditionnels, ni qu'il s'embellisse

ambitueusement, et elle impose parfois jusqu'au mauvais goût de ses allégories. Verlaine croyait avec tremblement, il avait la religion de la peur. Il a immolé sa chair et son sang, l'artiste qu'il était (p. 219). »

Les exaltations pompeuses et les formes trop pleines ont donc été évitées avec soin par l'ex-parnassien resté virtuose et apte, entre tous, à jouer des rythmes impairs. Sa phrase, « soigneusement orthodoxe », se traîna « humble et pénitente, comme un rampement devant le Seigneur ». Ainsi exprimait-il la douleur avec d'incomparables accents ; et il en montra d'autant mieux les deux faces, la païenne et la chrétienne, que son âme tourmentée était double, que son cœur était « écartelé par le vice et le bon propos. » Toutefois, à ce dualisme, son art gagna en simplicité et devint plus émouvant. « Chez Verlaine, la pensée religieuse s'est assimilé le vers au point d'avoir neutralisé ce paganisme dont toute forme d'art s'entache. Un feu purificateur a embrasé le verbe et y a tué les germes nuisibles. Ce qu'il en peut rester, l'amour de Dieu le justifie. N'est-il point admirable et permis d'aimer Jésus en des transports où frémissent la chair et d'exulter par tout soi-même sous un baiser divin ? La poésie religieuse de Verlaine ne va pas sans quelque volupté mystique. Il fut en effet le poète des Sacrements et de la Présence Réelle, le poète du Jeudi Saint. Et c'est sa gloire d'avoir pu le premier s'y élever sans être odieux ni ridicule, par le double miracle d'un art affiné et d'une absolue candeur » (p. 223).

Les pages sur Ernest Hello ne sont ni moins utiles, ni moins attrayantes. Enfin, l'on ne consultera pas sans profit les chapitres sur l'*Harmonie* et sur l'*Usage de la nature*.

Nous avons dit, dans le numéro du 2 novembre, quel poète est M. Mithouard ; signalons aujourd'hui ses œuvres poétiques : *Les impossibles noces*, *Les deux foules*, *La conquête de l'aube*, *Le Pauvre Pêcheur* (2).

Les Impossibles Noces et *Les Deux Foules* sont des poèmes symboliques où, sous une forme subtile encore très actuelle, se trouvent exprimés les tourments d'âmes, les inquiétudes d'esprit des affinés de notre époque. *La Conquête de l'Aube*, en des vers non moins quintessenciés et bellement lumineux, offre une vision apocalyptique de la fin des Temps, l'assomption des corps ressuscités et leur entrée dans le ciel.

Et s'avancant, ainsi qu'en une cathédrale,
Dans l'aube ouvrant la paix de ses porches de feu,
Ils glissèrent, chantants, dans la Lueur de Dieu !

Quant au *Pauvre Pêcheur*, il présente un polyptyque attendrissant où se dessine l'évolution d'une âme,—ou mieux de l'âme—en quête du Sauveur. C'est, en effet, un peu toute l'humanité qui fait sa coupe avec le pauvre pêcheur, qui tombe, gémit et crie avec lui l'œcuménique *Kyrie Eleison* ; ses aspirations, son appétence du divin sont les nôtres et il nous plaît fort de voir en son salut final le dénouement de notre vie mortelle. Dans ses hom-

(2) Les trois premiers poèmes sont réunies en 1 vol., édition du *Mercur de France*, 2 f. 50. Le *Pauvre Pêcheur* forme 1 vol., 3 f. 50, de la même collection.

pages à Jésus comme dans ses douleurs, ses vertiges et sa folie après qu'il a failli, le pauvre pêcheur incarne bien l'homme moderne, mais, par certains cris d'humilité et d'ardente dévotion, il s'élève au dessus de l'époque et, parfois, fait penser au fidèle de ce merveilleux poème théologique qu'est l'*Imitation*.

Tel pourtant me voici, qui sais ma pauvreté.
Tu m'as tiré de toute possibilité.
Moi qui devrais percer ton côté d'une lance,
Quel désir avais-tu donc de mon existence ?
Quoi ! ce pêcheur te fut tellement précieux !
Sa vie est le secret de ta douleur de Dieu !
Donc je sais que je suis, tel quel, ta préférence.
Que tu m'as fait à l'amoureuse ressemblance
De ta faim, de ta soif et de tes bras ouverts.
Le portrait de ton âme est gravé dans ma chair.
Je suis celui qu'il est utile que je sois.
Je suis le cri vivant de ton besoin de moi.
L'empreinte neuve de ton cœur. Tes doigts manient
Minutieusement toute mon humble vie.

Et tandis que tes mains tiennent toutes mes fibres,
Mon adoré Seigneur, je tremble d'être libre (3).

M. Mithouard, dont les preuves sont faites et qui sait assouplir l'alexandrin, le modeler à sa guise, en tirer de très divers effets, recourt volontiers au vers libre. C'est un procédé d'art qu'il ne nous appartient pas de discuter. Toutes les manières sont bonnes, répétons-le, qui permettent à l'auteur de produire une œuvre. Or, le *Pauvre Pêcheur* en est une. Nos poètes symbolistes n'ont rien fait de plus harmonieux ni surtout de plus chrétienement mystique.

Depuis les jours du Paradis,
Aucune rose n'a saigné
Comme la fleur que je dédie
Au bon passage de vos pieds.
Il ne fut pas d'âme plus tendre
Que celle-ci que je vous donne.
Secrètement daignez l'entendre.
Elle ne dit rien à personne.....
Seigneur l'amour dont elle est pleine,
C'est pour vous seul..... (4)

De tels vers sont d'une fraîcheur, d'une limpidité dont n'approcheront jamais ceux qui vivent loin du *Banquet de l'Agneau*. Et quel amour inconnu du monde dans cette méditation où notre pénitent envisage l'heure du jugement dernier presque en disciple de saint Jean de la Croix !

Ce soir-là je serai très pauvre sur ma couche,
Et un sanglot d'amour m'entr'ouvrira la bouche.
Les deuils m'auront laissé sur la face leur pli.
J'aurai parmi les tâches en vain commencées,
J'aurai, la fièvre au corps, les mains blessées,
J'aurai, sous le frisson des mauvaises pensées,
Pâli.

Ce Calvaire sera témoigné sur ma face.
Mon cœur las crispé sur un bouquet d'orties.
Le dernier battement de sa douleur vivace.
Un tonnerre secret m'aura blanchi le sang.
Tout cela pour qu'au soir des souffrances pâties
S'accomplisse en ma chair la pâleur des hosties
Et que le fruit soit mûr pour le divin Passant !
Quand me trouverez-vous, ô Dieu blanc du Thabor,
Assez pâle
Pour la mort ?

Ce soir-là je serai haletant sur ma couche
Et je te dédierai l'effort d'un dernier râle,
Jésus, et je tendrai vers ta bouche ma bouche.
Alors tu éteindras mes membres en sueur,
Et mes os crieront, sur ta poitrine écrasés,
Et tu boiras dans la fureur de tes baisers
Le soupir de mes lèvres et mes yeux en pleurs,
Et tu supplicieras mon être épouvanté,
Afin que je défaille en cette volupté
En te donnant mon âme toute, toute, toute... (5)

Et quelle lumière spirituelle, enfin, dans cette image :

Seigneur, voici le jour ensolaillé d'hosties.....

A t-on jamais mieux caractérisé l'ineffable fête de Pâques et un tel vers ne serait-il pas digne de figurer

(3) Le *Pauvre Pêcheur*, p. 82-83.

(4) Loc. cit., p. 70.

(5) Loc. cit., p. 84-87.

dans une hymne liturgique ?

Après avoir butiné dans les poèmes de M. Mithouard, il nous plaît de revenir au *Tourment de l'Unité*. Quelques lignes nous sollicitent particulièrement, car elles achèvent de nous expliquer le poète : « Assez longtemps on nous enseigna une Beauté indifférente à toute morale. Il est véridique aussi qu'un peu de moralité supérieure, un sourire d'exquise bonté préside toujours à la naissance d'un chef-d'œuvre. Soyez le mieux doué, soyez le plus fertile, le plus alerte, le plus prestigieux des virtuoses, l'enfant gâté auquel il fut donné de gaspiller des trésors, c'est encore trop peu pour embellir suprêmement de la matière. De l'adresse et du bonheur permettent de s'approcher de la Beauté, mais ne suffisent pas tout à fait à l'atteindre. Pour franchir le dernier espace et pour entrer dans la dernière simplification, il faut encore tirer de soi quelque chose de pur et de bon, de vierge et d'intact, quelque chose d'innocent et de natal. C'est de je ne sais quel endroit immaculé de l'âme, c'est d'un certain fond secret d'humanité probe que monte la bénédiction définitive. Certes pour être aussi un grand artiste, il est nécessaire d'avoir un peu de vertu dans l'esprit (6). »

(6) Loc. cit., p. 277.

Le Miracle

Les lecteurs de la *Vérité* savent l'étonnante guérison de Marie Savoie. Ce nouveau miracle de Notre Dame de Lourdes n'a pas, malgré les enquêtes entreprises, il y a quelques mois, dans deux grands quotidiens de Paris, sollicité l'attention des journalistes non-chrétiens. On ne saurait s'en étonner. Lorsqu'ils se voient dans l'impossibilité de triompher facilement, nos contradicteurs de la presse préfèrent, en général, se taire. Excellent moyen pour maintenir le public incroyant dans ses préjugés, ses partis pris et ses ignorances. Suppléons donc à ce silence intéressé et voyons ce que valent leurs objections, ou plutôt celles des esprits dont ils se font les suppôts. L'idée de miracle étant incompatible avec le principe de la continuité des choses, soutiennent les scientifiques, l'est avec l'idée de science, celle-ci étant inséparable du principe précité. Mais c'est précisément se tromper sur le miracle que de le supposer contraire au principe de continuité. C'est ne pas comprendre que la loi suprême d'ordre et de finalité, de tout point admise par la science positive, domine, illumine et parfait cette loi de conservation de la matière et de la force connue des chrétiens au moins depuis saint Grégoire de Nysse.

Le miracle n'est pas un désordre, et il ne peut l'être si l'on considère qu'il se produit sous l'action d'une volonté divine. Tout mouvement exécuté par la nature en dehors des conditions de son mécanisme ordinaire apparaît ainsi comme la condition d'un ordre plus élevé. Toute dérogation apparente à la loi particulière devient explicable par les nécessités d'une loi plus étendue. Partant, on peut soutenir que, loin d'int interrompre l'ordre général des che-

ses, le miracle l'accomplit selon la volonté de l'ordonnateur de toutes choses. " Nous ne prions pas pour changer le plan divin, dit saint Thomas d'Aquin, mais pour obtenir ce dont l'accomplissement a été, dans ce plan, subordonné à la prière ". Loin de déranger le principe de continuité dans le plan providentiel, le miracle se concilie fort bien avec l'idée fondamentale de loi, avec l'unité d'une loi suprême. " La même cause qui a pu produire l'univers actuel avec toute son énergie, reconnaît M. Jevons dans ses *Principles of sciences*, a pu a fortiori préparer telles transmutations d'énergie susceptibles de rendre compte de la possibilité d'un événement miraculeux ". Aucun événement de ce genre, déclarent des savants comme M. Balfour-Stewart, ne doit donc plus être regardé comme une infraction absolue à la loi supérieure de continuité. Indépendant des causes secondes, et, par là, échappant au contrôle de la science, le miracle reste conforme à l'idée supérieure d'ordre et de finalité.

" Le miracle est à sa place dans les décrets du Créateur, expose le R. P. Jean de Bonniot, absolument comme les événements les moins miraculeux. Le contraire n'ayant jamais été décrété, le miracle ne saurait être une dérogation à un décret qui n'existe pas... On peut supposer que le miracle utilise seulement la quantité d'énergie qui anime l'univers physique sans y rien ajouter ou soustraire. On peut supposer aussi que l'événement miraculeux se produise en dehors du système des faits mécaniquement enchaînés : il n'y aurait (dans les deux cas) aucune dérogation au cours des choses, puisque la succession des événements, mécaniquement subordonnés, n'en serait modifiée d'aucune sorte (1) ". Enfin, rien n'empêche de concevoir avec le même auteur une "dérogation au principe de la force sans que l'ordre général en éprouve le moindre trouble, sans que le principe même cesse d'être vrai dans la série subséquente de ses effets " (p. 59) après " l'écart. "

Mais il est entendu dans le monde des non-croyants que l'on ne doit tenir aucun compte des arguments présentés par les catholiques ; rien ne vaut en dehors des théories irréligieuses ou des données expérimentales. " *A priori*, la science ne nie pas le miracle, formule Littré ; *a posteriori*, elle a reconnu que, devant elle, aucun miracle n'arrive ". Pour affirmer qu'il ne s'est jamais produit de miracles, il faut d'abord considérer comme nulle la critique historique rationnelle. Aux faits évangéliques, certains philosophes et théologiens incrédules ont opposé des systèmes, non des preuves. Selon quelques rationalistes, les faits de l'Évangile ne seraient point des miracles ; selon Strauss et les mythologues de sa suite, les miracles ne seraient point des faits. En réalité, les uns et les autres ont joué des hypothèses en virtuoses du roman d'imagination. C'est Renan lui-même qui nous montre le cas qu'il convient de faire de telles " exégèses ". La première est parfois ingénieuse, lit-on dans l'histoire critique de Jésus, mais le plus souvent subtile et forcée ; quant à la seconde,

(1) *Le miracle et ses contrefaçons*, p. 21.

elle vaut moins encore. " Manquant du sentiment de l'histoire et du fait, découvre-t-on dans le même ouvrage, Strauss ne sort jamais des questions de mythe et de symbole ". Aucun historien, d'ailleurs, le docteur Kengsternberg le fait observer, ne se trouvait parmi ces critiques fantaisistes. Aucun savant non plus, pourrait-on ajouter. Car c'est de ces critiques négatifs que Mgr Mignot a dit : " Pour eux, rien n'est vrai, rien ne saurait être vrai de ce qui porte la marque d'une action spéciale de Dieu. Dans ces conditions, la critique n'est plus une science : nous ne cessons de le redire, elle n'est plus qu'une négation, et, pour être bon critique, il suffirait d'être athée ou impie (2) ".

Faut-il s'étonner si certains démolisseurs des croyances chrétiennes ont poussé la fantaisie jusqu'à l'extravagance ? " Au XVIIIe siècle et encore récemment, certains esprits ont voulu expliquer les faits merveilleux en les attribuant à une combinaison de mensonges et de tromperies, au moyen de laquelle les prêtres auraient asservi les laïques et les auraient tenus en lisière. Pour démontrer le caractère insoutenable de cette proposition, il n'y a qu'à ouvrir les œuvres de Grégoire de Tours. Ces écrits respirent la foi et la conviction la plus vive dans la vérité des faits racontés. Le singulier système sacerdotal, qui eût forcé un des évêques les plus célèbres et les plus honorés de la Gaule à cacher un aussi puissant levier ! Et ce gouvernement secret n'aurait laissé aucune trace ! Point de restes de cette littérature ésotérique, qui n'aurait vécu que de trompeurs et de trompés " (3).

Pour nier que des miracles, se produisent, il faut tenir pour fausses ou exagérées certaines cures obtenues à Lourdes, par exemple celles de Mlle Juliette Benoist, de Paris, de Sœur Marie de Jésus, de la congrégation de Notre-Dame et de la jeune fille du Cateau que nous citons au début de ce travail. Ce sont là pourtant des guérisons difficilement attribuables à l'auto-suggestion ou à tout autre moyen naturel (4). Pourquoi nos différends sceptiques ne vont-ils pas tous étudier sur place les phénomènes extraordinaires ? Comment prouveront-ils mieux leur bonne foi et leur indépendance d'esprit ? La clinique du Dr Boissarie demeure largement ouverte et les croyants ne demandent qu'à faciliter l'étude des cas exceptionnels.

Toutefois, si l'on peut observer et constater le miracle, en tant que phénomène sensible, on ne saurait le déterminer scientifiquement. Car déterminer un fait, c'est, selon l'axiome de Claude Bernard, " le rattacher à sa cause immédiate et l'expliquer par elle. " Or, le miracle, en son essence, dépasse non seulement les énergies connues de l'univers, mais encore celles que nous ne connaissons jamais.

(2) *L'apologétique et la critique biblique*, lettre de Mgr Mignot aux prêtres de son diocèse, reproduite dans *la Résurrection* de juillet-août et de sept-oct. 1901.
(3) Lœbel, *Aberglaube und Wunderglaube*, p. 271 et suiv.
(4) Il en faut dire autant de nombreuses guérisons obtenues par le saint abbé Vianney, curé d'Ars, dans l'Ain, de 1818 à 1851. Guérisons dûment constatées par de multiples témoins.

" Nous disons de tous les miracles qu'ils sont contre la nature, déclare saint Augustin, mais cela n'est pas. Comment serait contre nature ce qui arrive par la volonté de Dieu, la volonté du Créateur étant la nature même de chaque chose créée ? Le miracle n'est donc pas contre la nature, mais contre ce que nous pouvons connaître de la nature (5). "

Témoignage divin, le miracle, expose le chanoine Duilhé de Saint-Projet, entre dans le plan de la création, dans le gouvernement providentiel du monde comme élément " extraordinaire " mais essentiel ; il est " une conséquence de la conservation de l'énergie créatrice, en parfaite harmonie avec le principe de continuité pris dans son acception la plus compréhensive, la seule vraie (6). " Cette conservation, ajoute-t-il plus loin, est une question éclairée du même jour que les principes mêmes de la science moderne. " Il suffit de s'élever assez haut pour voir les oppositions apparentes disparaître dans la même lumière, pour comprendre et pour accepter avec joie cette pensée qui aurait pu nous servir d'épigraphe : L'ordre des mouvements dans la matière, le principe de continuité tel qu'il est conçu et constaté par la science n'est qu'un des éléments de l'ordre universel, une manifestation partielle d'une harmonie totale où entrent des éléments d'une tout autre nature (7). "

La création est un miracle que continue l'existence de notre univers. " Il est incontestable et incontesté, disait le R. P. de Bonniot (8), que la vie n'a pas toujours existé sur la terre : d'autre part, la science nie toute transition naturelle de la matière inorganique à la vie ; cette transition est donc un fait scientifiquement certain et *surnaturel*. Virchow avoue l'impuissance de son scepticisme devant ce " miracle ". Beaucoup haussent les épaules au mot de création sans bien savoir ce qu'ils pourraient mettre à la place. Qu'ils daignent réfléchir à ceci : Ceux qui, se réclamant du déterminisme scientifique, préconisent l'éternité de la matière, commettent une contradiction et tombent dans l'absurde. Car, de par les règles fondamentales même de ce déterminisme, ils ne peuvent connaître de l'essence et de l'origine des choses".

Haeckel, en prétendant expliquer le monde, a ruiné lui-même son système. Que l'on conçoive la matière éternelle en repos ou dans l'état de mouvement, on n'échappe pas à l'absurdité. Supposer qu'un tourbillon circulaire de mouvements et de phénomènes constitue la série des mondes, cela revient à dire que le mouvement actuel a été cause avant d'exister. Pour accepter une série de générations et de destructions prolongées à l'infini dans le passé, il faut admettre un nombre actuellement infini, soit un nombre à la fois déterminé et infini, or Cauchy en a dit l'impossibilité mathématique. Seul, un intervalle fini peut séparer deux instants déterminés ; par consé-

(5) *De Civit. Dei*, lib. xxx. c. 8.
(6) *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, p. 187.
(7) Loc. cit. I. p. 206.
(8) Cité par le chan. Duilhé de Saint-Projet, loc. cit., p. 67.

quent, " entre le mouvement actuel et l'instant où s'est produit dans le passé un événement réel, il ne peut y avoir qu'un intervalle fini ; donc, aucun événement réel, aucun phénomène matériel ne peut correspondre à un passé infini ; donc, l'éternité de la matière en mouvement est une impossibilité intrinsèque, et la série des phénomènes qui constituent le monde matériel a eu nécessairement un commencement (9). "

Le miracle, évidemment, manifeste le surnaturel et le certifie. C'est pourquoi aucun esprit cultivé n'en devrait négliger l'étude. Ici, une définition s'impose. " Le surnaturel, dans le sens strictement théologique, se distingue du miraculeux en ce qu'il dépasse les énergies de la nature, non seulement par la manière dont il se produit, mais quant à la substance, quant à l'être même. Il constitue un ordre supérieur (10) ". Le miracle prouve ce surnaturel que nos yeux ne sauraient découvrir. " Quand le rationaliste-spiritualiste déclare que le surnaturel n'est point, parce qu'il n'est pas possible, il s'isole des réalités pour s'enfermer dans un *a priori* arbitraire, et il fait de la sophistique pour décliner des évidences. Quand nous affirmons, au contraire, l'existence du surnaturel parce qu'il est impossible qu'il n'existe pas, nous sommes fidèles à la méthode expérimentale : nous prenons les faits comme point de départ, non une théorie complaisante ; or, ne suis-je pas autorisé à dire que la raison exige, appelle le surnaturel, s'il est vrai qu'il constitue la seule religion logique, la seule religion garantie, la seule religion possible ? (11) " Si l'on croit en un Créateur, il est au moins singulier de le concevoir inerte dans sa création. Le surnaturel proclame la gloire de Dieu. On peut contester le miracle comme fait, non comme preuve de manifestation logique de la puissance divine. Et " c'est parce que cette preuve est certaine que l'incrédulité s'acharne à diminuer la certitude du fait (12) ".

La constatation du miracle restera une source intarissable de discussions, et de multiples esprits continueront à repousser le surnaturel. Les uns, comme les oculistes, le confondront avec le merveilleux ; les autres, comme les scientifiques, se refuseront à chercher et à établir des preuves. Ce faisant, tous manqueront au moins de prudence selon l'expression d'Arago (13).

L'assertion de Renan : " Ce n'est pas d'un raisonnement, mais de tout l'ensemble des sciences modernes que sort cet immense résultat : il n'y a pas de surnaturel ", cette superbe assertion

(9) L. Carbonnelle, *Les confins de la science et de la philosophie*.
(10) Duilhé de Saint-Projet, loc. cit., p. 187. " Le fait merveilleux, définit le même auteur (p. 186) est celui qui, sans dépasser les énergies naturelles de l'univers, s'éloigne du cours ordinaire des choses, n'est pas scientifiquement déterminé. Le merveilleux diminue à mesure que la science progresse. Le fait miraculeux, dépassant les forces naturelles connues et connaissables de l'univers, est et restera scientifiquement indéterminable. La loi suprême qui le régit est en dehors des prises de la science. "
(11) P. Causette, *Le Bon sens de la foi*, t. 1, p. 186.
(12) P. Causette, loc. cit. p. 191.
(13) " Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot impossible manque de prudence. " *Annuaire de 1853*.

se trouve aujourd'hui ruinée par la science même. Car, depuis les progrès des sciences psychiques, nos savants sont forcés d'admettre des faits qui ne peuvent être expliqués par les lois actuellement connues de la matière. Sans doute, certains faits psychiques ne sont prestigieux qu'en apparence et nous pensons avec le Dr Surléed que la science pourra les déterminer quelque jour (13) ; mais il s'en faut que tous soient ainsi. De même que, dans les vrais miracles, des phénomènes exclusivement naturels peuvent intervenir, comme le montre le P. de la Barre (*Faits surnaturels et forces naturelles*) ; de même le surnaturel peut se trouver parfois mêlé aux phénomènes de la psychurgie et de la médiumnité. En soutenant, avec Fabre d'Olivet, que tout ce qui arrive est le résultat de la Loi éternelle, immuable, toujours active, les occultistes ont raison selon nous ; ils se trompent lorsqu'ils en déduisent que les phénomènes exceptionnels, d'ordre supérieur, ne sont pas attribuables à la force divine ; ils se vantent lorsqu'ils avancent que ces phénomènes peuvent être obtenus par un adepte thaumaturge et pleinement élucidés par la doctrine esotérique. Le réveil d'un fakir enseveli depuis plusieurs mois n'est que la fin d'une léthargie prolongée ; l'enlèvement au dessus du sol de Simon le magicien n'est qu'un phénomène de lévitation ; mais la résurrection d'un mort, mais l'ascension au ciel d'un corps matériel sublimé constituent des faits miraculeux. Si on les admet, on ne peut en donner une explication entièrement naturelle. Et peut-on ne pas les admettre si l'on tient à rester scientifique ? Evidemment non, car nul ne peut démontrer que ces faits sont *impossibles en soi* (14). Or, on doit se garder de confondre l'exceptionnel et l'impossible en soi ; M. Albert Jounet l'a judicieusement fait observer dans un passage de son *Jesus-Christ d'après l'Evangile* que nous avons cité, l'an dernier, ici même (15).

Nous concluons donc comme le savant abbé Vigouroux : " Le miracle est possible ou Dieu n'existe pas ; il est réel ou l'histoire n'a plus aucune valeur (16). Nier *a priori* le possible en soi, c'est se conduire en esprit, non pas large, mais vague : Si nous voulons scruter sérieusement les problèmes d'ordre supérieur, étudions les phénomènes encore inexplicables scientifiquement avec l'attention scrupuleuse que recommandait Laplace, et, selon le désir du Dr Darien, incitons au développement des laboratoires psychiques. La vraie science pèse la matière et reconnaît l'esprit là où il souffle, dit le Dr Lutien Roques (17). " Ayant épuisé la mesure de la *quantité*, elle signale l'impondrable *qualité*. " Si, pour ne pas être dérangée dans son travail, elle laisse la métaphysique à la porte du laboratoire, elle ne rit jamais, au dehors, de ceux qui cher-

chent le Dieu caché." Elle a pitié du " matérialiste qui bouleverse la surface du globe sans comprendre le sens divin de la vie (18), qui voit la grossière réalité, mais non ce qu'elle signifie " ; elle ne " recule " pas, comme lui, " devant les formules élevées qui seules, quand il s'agit des choses morales, renferment la vérité (19) " .

(19) Renan, *ibid.*, p. 66.

" C'est la science de Claude Bernard, c'est celle des savants et non pas des scientifiques. "

ALPHONSE GERMAIN.

(18) Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 25.

LA "NOVA" DE PERSEE

Il s'agit ici d'une étoile qui est apparue soudainement dans le ciel, au cours de février dernier. Elle a été vue la première fois par M. Anderson, d'Edinbourg, en Ecosse. C'était au sortir du théâtre, vers minuit. Ce soir-là M. Anderson, qui n'est qu'un amateur en astronomie mais qui connaît son ciel aussi bien, mieux peut-être, que beaucoup d'astronomes de profession, aperçut à l'œil nu, dans la constellation de Persée, une étoile brillante qu'il n'avait encore jamais vue. La nouvelle de cette découverte se répandit comme une traînée de poudre dans le monde savant. Dès le lendemain, tous les observatoires étaient prévenus, et la " Nova " de Persée, comme on l'appela dès lors, devient le point de mire de toutes les lunettes et de toutes les télescopes de l'univers.

On constata d'abord que son éclat augmentait rapidement. Quatre jours après sa découverte, elle était devenue le point le plus brillant de tout l'hémisphère boréal. Elle n'égalait pas encore cependant l'étoile de Tycho-Brahé, apparue, subitement, elle aussi, en 1572 et qu'on pouvait voir en plein jour. Mais tout de même, l'augmentation rapide de son intensité lumineuse en faisait un objet d'observation particulièrement intéressant.

Malheureusement, son triomphe devait être très éphémère. On la vit bientôt pâlir ; elle diminua rapidement de jour en jour, à tel point que, dès le milieu de l'été, on ne pouvait plus guère la voir qu'avec une lunette.

En juin dernier, elle devint le siège de violentes perturbations. Ce fut le spectroscopie qui nous en avertit en nous indiquant que " Nova " avait alors perdu ce qu'on pourrait appeler sa nature d'étoile et qu'elle était passée au rang de simple nébuleuse. C'était subir une désagrégation en règle, une véritable déchéance. Elle menaçait de se dissoudre définitivement dans l'espace. Aussi les astronomes, plus intéressés que jamais, suivaient fiévreusement les diverses phases de l'astre nouveau-né, espérant peut-être assister à sa disparition comme ils avaient vu son commencement.

En août, le professeur Wolf, d'Heidelberg, en a pris une photographie après une pose de quatre heures, et à sa grande surprise, il a découvert sur

le cliché des traces de nébulosité à quatre minutes au sud de l'astre lui-même. Ces nuages cosmiques, d'après le savant professeur, ne paraissent avoir aucune relation avec " Nova " .

Si l'on se demande comment ils se font que l'œil des astronomes n'avait pas encore constaté la présence de ces nuages lumineux dans le voisinage d'un astre qu'ils observaient si attentivement tous les jours depuis des mois, nous en trouverons la raison dans le fait que la plaque sensible est beaucoup plus impressionnable que la rétine. Elle reçoit et enregistre des images qui échappent tout à fait à notre organe trop grossier.

Le 20 septembre, M. Ritchey, de l'observatoire de Yerkes, aux Etats-Unis, en répétant l'expérience de Wolf, constata que la nébulosité avait pris la forme d'un cercle dont l'astre occupait le centre.

Enfin tout récemment, le professeur Perrine, à l'aide encore d'une photographie prise par lui et qu'il a comparée avec celle d'Yerkes, a trouvé que les parties brillantes de la nébulosité susdite s'étaient déplacées de plus d'une minute d'angle dans la direction du sud-est, et cela dans le court espace de six semaines.

Grande surprise dans le monde astronomique.

C'est qu'en effet, ce déplacement, qui nous paraît si faible, équivaut, en réalité, vu la distance énorme qui nous sépare de l'astre, à un espace de plusieurs milliards de milles. Un mouvement aussi rapide est un phénomène absolument unique en astronomie stellaire.

Evidemment, il se passe dans la nouvelle étoile des bouleversements prodigieux, d'une violence dont on ne peut se faire une idée. Une étoile qui apparaît tout d'un coup, c'est déjà bien étrange. Puis, voilà que, dans l'espace de quelques jours, on la voit qui augmente rapidement pour diminuer progressivement aussitôt après. Naturellement on se demande pourquoi tous ces changements. Pour répondre à cette question troublante, les théoriciens ont entassé hypothèses sur hypothèses. Quelques-unes de ces dernières étaient du domaine de la plus haute fantaisie. Par exemple, on a été jusqu'à dire que " Nova " était aplatie comme un immense miroir ; qu'elle était constituée exclusivement par de l'or ou un autre métal précieux, susceptible de recevoir un brillant poli ; qu'elle tournait sur elle-même et que son maximum d'éclat avait coïncidé avec le moment où nous avions vu son disque dans toute sa grandeur ; maintenant que nous n'en apercevons plus que la tranche, elle nous paraissait plus pâle, etc.

Tout cet échafaudage soi-disant scientifique s'est piteusement écroulé le jour où " Nova " a jugé à propos de se changer en nébuleuse. Mais ce n'était pas encore tout. Cette nébuleuse s'est entourée de nuages cosmiques, et ces derniers s'en éloignent maintenant avec des vitesses absolument sans exemple. En voilà plus qu'il n'en faut pour dérouter toutes les prévisions de la science et réduire les astronomes théoriciens à quia. Il est bien probable que " Nova " disparaîtra définitivement un jour ou l'autre, tout comme

les nouvelles qui l'ont précédée en 945, 1264 et 1572 et auxquelles on donnait le nom d'*étoiles de Bethléem*. Mais dans sa courte apparition, elle aura beaucoup fait parler d'elle, et, avant de nous fausser compagnie, elle aura posé aux astronomes des problèmes qu'ils ne sont pas près de résoudre.

Nous empruntons ces détails au numéro de " Science " du 29 novembre. C'est ce qu'on pourrait appeler les dernières nouvelles. Mais quand on réfléchit un instant, on trouve que tout cela est vraiment un peu vieillot. En effet, voilà certainement plusieurs armées, peut-être même plusieurs siècles que se sont passés les phénomènes que les astronomes ont observés depuis février dernier dans " Nova " de Persée.

Nous savons en effet que les seuls moyens de communication que nous ayons avec les étoiles sont les rayons lumineux qu'elles nous envoient. Nous savons encore que la lumière de l'étoile la plus rapprochée, *a* du Centaure, met plus de trois ans à nous arriver, celle d'Arcturus plus d'un siècle et demi, juste 163 ans. Par conséquent, si nous voyions aujourd'hui une modification se produire dans ces astres, il faudrait en faire remonter la date à plus de trois ans pour la première et à près de deux siècles pour la seconde. Or, parmi les milliards d'étoiles du firmament, il y en a tout au plus une vingtaine dont la distance en années de lumière est ainsi mesurable et qui viennent se loger entre *a* du Centaure et Arcturus. Les autres sont encore plus loin, tellement qu'il nous est impossible de trouver leur distance à l'aide des moyens dont nous disposons actuellement.

" Nova " de Persée est peut-être au nombre de ces dernières. Dans ce cas les dépêches qu'elle nous a envoyées cet été étaient donc en arrière de deux siècles au moins, et les changements que les astronomes de notre temps y ont suivis avec tant d'intérêt ne sont que des vieilleries qui traînaient, depuis des siècles, si on peut ainsi parler, dans les annales du ciel. Oui, toutes ces nouveautés prétendues sont de l'histoire ancienne ; nos savants sont terriblement en retard.

Toutefois, il serait injuste de leur faire de trop vifs reproches. Ils ne sont pas aussi coupables qu'on le croirait à première vue, puisque la faute en est exclusivement à la lenteur du télégraphe optique qui les met en communication avec les myriades de mondes qu'ils observent dans la voûte des cieux. La lumière ne se propage pas assez vite. Et cependant les ondes lumineuses dévorent l'espace avec une vitesse de 66,000 lieues par seconde. C'est plus vite que le télégraphe électrique.

Mais alors à quelle distance énorme est donc placée cette nouvelle étoile, si la lumière qui nous en est arrivée pour la première fois cette année, tout en parcourant 66,000 lieues à la seconde, en était partie depuis plus de deux cents ans ? Une simple multiplication nous dira que cette distance s'exprime en lieues par le nombre 413 suivi de douze zéros, ou, si vous l'aimez mieux, par 413 millions de millions de lieues. Pour être plus intelli-

(13) Dr Surléed, *Spirites et Médiums*.

(14) Et, d'ailleurs, " Ce qui est impossible en soi ne saurait avoir lieu... " P. Grady, *Commentaire sur l'Evang. selon S. Mat.*, seconde part., p. 329.

(15) P. 391 et suiv.

(16) *Revue des questions historiques*, janv. 1883.

(17) *Annales de philosophie chrétienne*, n° de mars 1901.

gible peut-être, je suppose qu'on installe un plan solide se rendant de la terre à cette étoile et qu'on y fasse rouler notre globe comme une bille sur la table d'un jeu de billard ; combien de révolutions devra-t-il faire avant d'arriver au but ? Au moins 9 mille millions. S'il faisait un tour par heure, il lui faudrait plus d'un million d'années pour terminer le voyage. Voilà qui dépasse toute puissance d'imagination ; ces chiffres vertigineux ne disent véritablement plus rien.

Tout de même, nous devons bien un mot de remerciements à l'astronomie qui nous donne de si intéressants détails sur ce qui se passe à des distances invraisemblables de notre pauvre humanité. Il serait tout à fait déplacé de trop lui en vouloir lorsqu'il lui arrive d'être en retard d'un siècle ou deux dans les bulletins qu'elle nous fournit. Elle peut se vanter au moins de nous dire toujours la vérité. Son télégraphe optique ne la trompe jamais. Il serait imprudent n'est-ce pas ? d'en dire autant de notre petit télégraphe électrique, lui qui prétend bien nous renseigner tous les jours sur les petits événements qui se passent dans notre petite fourmillière humaine, à la surface de notre petit globe terrestre.

C. LAFLAMME.

Notes sur la guerre

Nous continuons à recueillir dans les journaux d'Europe quelques notes sur la guerre sud-africaine que le télégraphe ne nous a pas fait connaître.

L'espionnage de lord Kitchener

Capetown, 20 novembre. — Une vive indignation règne parmi les officiers de l'état-major de lord Kitchener à Prétoria.

Ils ont appris que le généralissime avait donné mission à plusieurs femmes de les espionner pour savoir s'ils ne faisaient pas parvenir des renseignements aux journaux.

Par suite de délations, plusieurs officiers ont été déplacés et d'autres punis.

Les racleurs anglais en Lorraine

On écrit de Metz à la *Libre Parole* :

Les relations de Guillaume II avec l'Angleterre ont dû subir, ces jours derniers, un sensible refroidissement causé peut-être par la présence à Berlin du Dr Leyds, venu pour y défendre la cause si touchante des Boers.

On ne sait rien de positif à ce sujet, mais toujours est-il que Guillaume vient d'envoyer aux autorités d'Alsace Lorraine l'ordre formel d'arrêter tous les racleurs qui opéraient dans la province depuis plus de deux mois, et qui recrutaient pour compte anglais des soldats destinés au Transvaal.

Les opérations de ces racleurs, généralement juifs, avaient été, jusqu'à ce jour, tolérées par la police et se sont traduites par l'enrôlement de plus de 400 recrues actuellement en route pour le Cap.

Pour appuyer plus énergiquement encore les instructions impériales, les commandants de recrutements qui viennent, précisément, de terminer leur contrôle annuel, ont rappelé aux

hommes de la Landwehr qu'il leur était interdit de souscrire tout engagement avec les Anglais et qu'ils devaient signaler à la police locale toute tentative de racolage qui arriverait à leur connaissance.

Reddition peu glorieuse

Le correspondant du *Daily Mail* à Middelburg (colonie du Cap) annonce que 180 hommes de la "Somerset East Defense Force" se sont rendus aux Boers, le 13 octobre, à Doornbosch, près de Somerset East.

Le commando boer était sous les ordres de Van der Venter Karsten Botha.

Cette reddition n'a jamais été annoncée officiellement ; la raison en est sans doute que la troupe anglaise s'est rendue intégralement et qu'il n'y a eu aucun mort ni blessé.

Les Boers étaient au nombre de 200 hommes.

A travers nos travers

Le tailleur du Soleil.

Celui qui, au *Soleil*, découpe, pour reproduction, les journaux de France, ferait mieux de mettre ses ciseaux au tiroir, en attendant qu'il ait acquis des notions élémentaires d'histoire littéraire.

A propos de la mort de Lina, bru de Georges Sand, le journal de M. Pacaud a reproduit un article dans lequel sont rappelés, sur un ton sympathique, les amours de Musset et de ladite Georges Sand. Un certain Raoul Aubry y déclare que "beaucoup de gens estimeront que la bonne dame de Nohant est assez certaine d'un pur renom littéraire" et qu'il importe peu par conséquent que la correspondance inédite entre Elle et Lui soit publiée. D'un autre côté, le petit Henri Amic exhale ce soupir :

Comme il serait bon de lire cette correspondance où Musset dit à Georges Sand son affection parce qu'elle ne connut ni le mensonge ni l'infidélité.

Et devant cet éloge de la fidélité dans l'adultère ; le tailleur du *Soleil* ne trouve rien à dire !

Au hangar Savard.

Mercredi de la semaine dernière, deux fiers à bras sont venus d'Ottawa pour faire de la boxe dans le bâtiment d'un monsieur Savard, sur le bord de la rivière Saint-Charles près Québec. Un journal de cette ville nous dit qu'environ 1500 personnes sont descendues voir ça. Il paraît que dès le début de la lutte, l'un des pugilistes fut si brutalement frappé à la figure qu'il est tombé et a été incapable de se relever dans le temps réglementaire.

Au premier assaut d'une bataille qui devait en durer quinze, Austin, à la surprise et à l'étonnement des spectateurs, fut étendu par terre et ne put se relever.

Ainsi parle le représentant de l'*Événement*, qui s'est donné la peine d'interviewer les boxeurs et a pu ensuite, sans dégoût, écrire une colonne de détails à propos de cette rencontre.

Pourquoi la police qui, ordinaire-

ment, met fin aux batailles de coqs dans ces parages-là, tolère-t-elle des combats de butors au hangar Savard ?

La fin d'une bévue contractuelle.

Le *Pionnier*, qui menaçait de brûler son prestige aux feux de la rampe, vient de lâcher définitivement les cabotins et les cabotines. L'évolution artistique de M. Robillard est terminée. Il ne s'occupera plus, dans la sphère théâtrale, de cet art qui produit surtout de l'argent.

Le 24 novembre, à propos de la campagne menée contre certains théâtres, le *Pionnier* disait :

Nous croyons que l'heure est arrivée pour les journaux de donner à cette campagne de salubrité publique une conclusion logique et pratique, quel qu'en puisse être l'inconvénient matériel. Cette conclusion nous l'adoptons sous la seule forme qui nous paraisse adéquate : nous prenons dès maintenant les moyens de résilier le plus tôt possible tous nos contrats d'annonces théâtrales.

Cette résolution d'homme a été virilement exécutée, et depuis le 24 novembre, pas une annonce de théâtre n'a paru dans le *Pionnier*.

La jeunesse instruite du Canada français doit à sa dignité de ne pas se mettre à remorquer des petits bateaux d'amusement virtuellement affrétés par des farceurs exotiques et où la manœuvre que l'on fait n'est pas toujours recommandable.

Toutes nos félicitations au *Pionnier* pour l'attitude qu'il vient de prendre.

Dans le Monde des contrastes.

Le *Monde Illustré*, qui emploie à sa rédaction une demi-douzaine de vierges, publie l'annonce d'un libraire qui offre en vente l'*Almanach des femmes galantes* et un autre almanach dont je ne dirai pas le nom, pour la raison qu'il n'est pas nécessaire d'initier nos lecteurs à l'argot des lupanars.

Depuis plusieurs mois, le *Monde Illustré* laisse annoncer dans une de ses colonnes des publications immorales, en même temps qu'on recommande le journal à la confiance des familles.

Ce jeu-là a déjà trop longtemps duré. Si les propriétaires du *Monde Illustré*, trop au rêve de thésauriser, ne veulent pas nettoyer sans retard certaine partie de leur gazette, d'autres y passeront la brosse de façon à rendre difficile le sommeil du caissier.

J. F. D.

PETITES NOTES

Au commencement de décembre le président Roosevelt a adressé son premier message au sénat et à la chambre des représentants des Etats Unis. Le document semble avoir créé une bonne impression dans les cercles politiques, tant de l'Amérique que de l'Europe. Le président dénonce en termes sévères l'anarchie, et demande au congrès de prendre des mesures pour empêcher l'entrée des anarchistes aux Etats-Unis. Et ceux qui naissent et grandissent aux Etats-Unis, comme l'assassin

de McKinley ? Le président dénonce aussi les *trusts* comme un grand danger pour le pays. Il faut les restreindre et les surveiller. Le président demande au sénat de ratifier les traités de réciprocité soumis par son prédécesseur, et au congrès de travailler à la restauration de la marine marchande des Etats-Unis. Il se prononce en faveur de l'étalon monétaire d'or et estime que la guerre aux Philippines est terminée ! Puis il annonce que dans les nouvelles négociations avec l'Angleterre au sujet du canal de Nicaragua les Etats-Unis triomphent sur toute la ligne ; le traité Clayton Bulwer sera remplacé par un autre qui consacra toutes les prétentions des Américains. Et John Bull avale cela comme un verre de lait ! Enfin, M. Roosevelt croit au prochain établissement de la paix universelle, c'est pourquoi il recommande une augmentation de la marine de guerre !

Naguère, un journal presbytérien, *The Chicago Interior*, nous apprend que *New World*, du 5 octobre, se plaignait en termes amers du caractère absolument athée des écoles publiques des Etats-Unis. Cet athéisme scolaire s'est manifesté d'une façon frappante à la mort du président McKinley. A cette occasion, le surintendant des écoles publiques de Chicago, M. Edwin G. Cooley, a cru devoir envoyer une adresse aux élèves, laquelle adresse a été lue dans toutes les classes. *L'Interior* constate avec douleur que dans cette adresse il n'y a aucun mot de religion, pas une allusion à Dieu, à Jésus-Christ, à l'âme, à la vie future. L'adresse ne flétrit même pas l'acte de l'assassin comme un crime. M. Cooley n'y voit, officiellement, qu'une folie ! Le journal protestant trouve que c'est pousser la neutralité trop loin, et il estime que si l'on n'introduit dans les écoles au moins un peu de théisme, l'ordre social s'écroulera bientôt. Et dire qu'il y a des Canadiens qui admirent le système scolaire des Etats-Unis et qui voudraient le voir introduit dans notre province !

On ne se calme pas en Allemagne. Les dépêches nous apprennent que la campagne dirigée d'abord contre le seul M. Chamberlain devient nettement anti-anglaise. Le ministre des colonies a eu le mauvais goût de comparer l'armée anglaise, composée de misérables mercenaires, à l'armée allemande, qui ne compte dans ses rangs que des conscrits. C'est là une insulte insupportable, affirme un journal ; et le tolle contre la perfide Albion augmente de jour en jour. 60,000 vétérans de la guerre de 1870 viennent de publier une lettre ouverte à l'adresse de M. Chamberlain où celui-ci est accusé de mensonge parce qu'il a déclaré que ce que l'Angleterre fait en Afrique n'est pas pire que ce que les Allemands ont fait en 1870. Il ne nous déplaît certes pas de voir l'homme néfaste dénoncé pour un méfait plus ou moins imaginaire ; ...il a sur la conscience tant de crimes réels.

La santé du Pape

Le correspondant romain du *Figaro* lui écrit :

Rome, 15 novembre.

« Des personnes qui veulent se donner le ton d'être parfaitement au courant des choses du Vatican, ont répandu le bruit que, depuis quelques mois, Léon XIII se désintéresse complètement des affaires de l'Eglise ; que son intelligence et sa mémoire s'obscurcissent ; enfin que l'être, chez lui, est complètement diminué. On voudrait le débarrasser ainsi de la responsabilité des derniers actes du Saint-Siège. Il y a sans doute de la part de ces novellistes quelque dessein secret de les infirmer, ces actes, ou tout au moins de leur faire perdre beaucoup de leur importance.

« Eh bien ! au risque de devenir fastidieux à force de répéter les mêmes choses et même de passer pour pédant, je donne le démenti le plus formel à tous ces racontars. Non seulement je suis autorisé à le faire, mais j'en ai été prié, afin qu'il me reste aucun doute, aucune crainte à l'endroit de leur fausseté, dans l'esprit de tous les catholiques.

« Autant que jamais Léon XIII a sa pleine et vigoureuse lucidité, ainsi que peuvent en témoigner les nombreuses personnes reçues par le Saint-Père ces temps derniers. Il ne peut plus avoir, certes, la grande activité de sa jeunesse, mais il n'est pas moins vrai que le Pontife se tient au courant de tout, veut tout examiner et revoir avant d'apposer sa signature sur un document.

« Une chose depuis quelque temps fatigue l'auguste vieillard, c'est vrai ; ce sont les audiences à masses nombreuses, où il y a foule. Jadis elles étaient pour lui un délassément, où sa fibre semblait se retremper à voir des milliers de personnes acclamer le Souverain Pontife.

« Cette fatigue lui sera dorénavant évitée et je puis annoncer qu'à partir de maintenant les audiences aux fidèles seront plus espacées et ne comprendront qu'un nombre restreint de personnes.

« Il ne faudrait pas en déduire, toutefois, que la santé du Pape soit ébranlée et que le Saint-Père décline. Je sais pertinemment qu'il travaille actuellement un document, de caractère religieux, qui verra le jour sous peu.

« Je puis dire mieux encore. Au commencement de cette année, quand on parlait à Léon XIII de son jubilé cardinalice, qui tombe en 1902, comme aussi de son entrée dans sa vingt-cinquième année de pontificat, il disait : « Laissons cela de côté, pour le moment. Nous en causerons plus tard. » Le Pape semblait craindre de ne pas voir cette date ; du moins on pouvait le supposer.

« Aujourd'hui, le Souverain Pontife parle de ce prochain jubilé comme d'un événement auquel il a la conviction d'assister. Il s'occupe du programme des fêtes, de la date des pèlerinages, des médailles qui seront frappées pour la solennité.

« Enfin pour rassurer encore les

fidèles touchant la santé du Saint-Père, j'ajoute ce détail qui a sa valeur puisqu'il s'agit d'un vieillard de quatre-vingt-douze ans.

« Je croyais que depuis quelque temps Léon XIII célébrait sa messe assise ainsi qu'il est accordé de le faire aux ecclésiastiques de grand âge. J'ai été induit en erreur, et la vérité est que le Pape la dit debout. Il accorde la dispense aux autres vieillards et il se donne cette petite satisfaction de dire encore sa messe comme les jeunes. »

On communique à la *Semaine religieuse* de Limoges une lettre de Monseigneur Renouard.

La *Semaine religieuse* en détache ce fragment :

« Aujourd'hui (11 novembre), j'ai eu l'insigne honneur d'être reçu en audience privée par le Souverain Pontife et je ne veux point tarder à vous dire toute la joie dont mon cœur est rempli. J'ai trouvé Léon XIII plein de vigueur et de santé, malgré tous les racontars des journaux dont il est le premier à plaisanter. Il a été pour moi d'une amabilité sans égale. Il m'a accordé toutes les faveurs et les bénédictions que j'ai sollicitées pour mon humble personne et mon diocèse. Il m'a entretenu de la France, dont il connaît parfaitement et dont il déplore amèrement la situation présente Quelle lucidité d'esprit ! Quelle étonnante mémoire ! Je suis sorti embaumé et ravi, promettant au Saint-Père de lui ramener un nouveau pèlerinage limousin en 1904. « Je vous attends, » m'a-t-il répondu avec bonne humeur. Puis il a fait entrer, pour les bénir, mes deux fidèles compagnons.

Que Dieu soit loué ! et qu'il nous conserve longtemps notre auguste Père.

On lit dans *l'Univers*, à la date du 18 novembre :

Mgr Catteau, évêque de Luçon, vient de faire part à son clergé, à son retour de Rome, des impressions que lui a laissées son entrevue avec le Saint-Père :

A l'exemple de Joseph revoyant ses frères, vous me demandez, dit-il : *Adhuc pater meus vivit ?* Notre Père vit-il encore ?

Eh oui ! il vit, et il est bien vivant, grâce à Dieu. C'est une vieillesse vraiment étonnante que celle de Léon XIII. Tel je l'avais vu, il y a quatre ans, tel je l'ai retrouvé, et M. Liénard, vicaire général d'Arras, qui m'accompagnait et qui, lui, n'avait pas vu le Saint-Père depuis 1888, assure qu'il n'a lui-même constaté aucun changement dans l'auguste vieillard. C'est toujours le même feu dans le regard, la même mémoire surprenante, la même spontanéité intellectuelle, en un mot, la même vigueur physique et morale. Si quelque chose dénote le vieillard chez Léon XIII, c'est tout au plus sa bonté qui devient de plus en plus expansive et affectueuse. Au bout de vingt minutes d'audience, je crus devoir prendre congé de Sa Sain-

teté : « Demeurez, demeurez », me dit le Saint-Père. Et comme je m'excusais : « Mais, Très Saint-Père, on va dire que j'abuse de votre bonté, que je vous fatigue ? ... — C'est moi qui suis le juge », répliqua-t-il avec vivacité.

VOIX D'OUTRE TOMBE

Le *Daily News* réédite une lettre du célèbre historien anglais Froude, que l'*Evening News* a publiée le 1er décembre 1884, et qui, aujourd'hui même, ne manque pas d'actualité.

Froude fait, en premier lieu, un grand éloge de la moralité des Boers.

« Dans ma longue expérience, dit-il, je n'ai jamais trouvé un Boer prévaricateur, se fut-il agi d'une somme insignifiante... Quant aux Anglais établis dans le sud de l'Afrique, ce sont les plus grands vauriens du monde.

« Je pense que la conquête du Transvaal est impossible. Certes, 8,000 volontaires anglais bien choisis, pourraient faire beaucoup de mal au Transvaal, gagner une bataille et prendre Prétoria. Mais cela ne nous donnerait qu'une victoire incomplète et ne soumettrait pas les Boers. Il faudrait incendier leurs fermes, massacrer leurs troupeaux, détruire leurs moissons.

« Or, cela n'est pas exécutable, l'Europe ne le permettrait pas ; et cette cruauté soulèverait des cris d'indignation d'un bout à l'autre de l'Angleterre.

« En tous cas, notre arrogance et notre manque de savoir-faire pourraient nous faire perdre notre empire sud-africain. Je suis même convaincu que nous le perdrons. »

Comme on le voit, l'historien Froude a été bon prophète, sauf en ce qui concerne la conduite de l'Europe et les scrupules des Anglais devant des atrocités prévues. L'Europe ne s'est pas interposée et les Anglais ont été cruels à froid.

UNE LUEUR DE BON SENS

Le *Hamilton Times* un important journal libéral de l'Ontario, fait les commentaires suivants sur l'à-propos de nouveaux renforts canadiens pour l'Afrique-Sud. Voici la traduction qu'en donne la *Patrie* :

« La nécessité d'envoyer d'autres hommes du Canada en Afrique australe n'est pas encore démontrée. Lorsque la guerre fut déclarée, l'envoi de troupes coloniales en Afrique produisit un bon effet moral sur les puissances de l'Europe, en leur intimant que si elles songeaient à intervenir, elles auraient contre elles tout l'Empire britannique. Aujourd'hui, il n'y a réellement pas d'armée boer. Et si, comme on l'a répété, une armée anglaise de 200,000 hommes est incapable de terminer la guerre, est-ce que 200,000 hommes ou 201,000 hommes pourront y réussir d'avantage ? »

Le *Times* se trompe en disant que notre intervention a produit un bon effet, et que les Boers n'ont plus d'armée, mais au moins il comprend la bêtise que commet notre gouvernement.

Dans les écoles de Québec et d'Ontario

La *Semaine religieuse*, de Québec, reproduit l'article suivant de la *Patrie* de Montréal en date du 14 novembre :

Ce matin, un officier de chemin de fer, parlant d'un article publié par le *Mail & Empire* et reproduit par la *Gazette*, au sujet du degré d'infériorité dans lequel se trouve relativement l'instruction géographique et historique donnée dans les écoles d'Ontario, a déclaré à notre représentant que les maisons d'éducation de Québec étaient mieux partagées sous ce rapport. Chaque année, les religieuses de la Congrégation et les directeurs du Mont Saint-Louis, sans compter un très grand nombre d'autres, suivent le courant du progrès se manifestant dans les diverses régions du pays. Leurs livres de classe sont rendus plus complets chaque année. On y ajoute les événements principaux qui se déroulent ici, on renseigne les élèves sur l'industrie et surtout sur le progrès dans la construction des chemins de fer, le creusement des canaux, l'outillage des ports et le commerce d'exploitation. C'est dans ce but que, chaque année, des membres de la communauté des Ecoles Chrétiennes et des Sœurs de la Congrégation prennent des renseignements pour les faire partager à leurs élèves, sur le commerce et les affaires faites durant une certaine période, ou les travaux accomplis par nos grands établissements financiers ou nos compagnies de chemins de fer. Actuellement, nous faisons remarquer le même officier, les géographies et autres livres traitant de l'histoire du Canada, volumes que l'on met entre les mains des élèves fréquentant les écoles d'Ontario, sont loin d'être complets. On n'y parle que du Grand Tronc, c'est le seul chemin de fer mentionné ; quant aux autres voies construites récemment, il n'en fait aucune mention. La population de Montréal est restée à 172,000 habitants pour les gens d'Ontario, on y a gardé l'ancien chiffre, et que d'autres lacunes encore nous aurions à reprocher aux livres de classe dont on se sert dans l'Ontario.

DÉVOTIONS NOUVELLES CONDAMNÉES

Dans une de ces dernières séances, le Saint Office a condamné deux dévotions nouvelles.

La première est celle de la *Main puissante* de Notre-Seigneur. Elle consiste dans les images et médailles qui représentent une main ouverte avec une plaie à l'intérieur, et sur les doigts, les images de l'Enfant Jésus, de la Sainte Vierge, de saint Joachim et de sainte Anne.

La deuxième dévotion porte le nom de *Nouvelle Croix de l'Immaculée Conception*. C'est une médaille en forme de croix portant l'image non de Notre Seigneur, mais de Marie Immaculée d'un côté, et l'autre l'image des Sacrés-Cœurs avec le monogramme de la Sainte Vierge.

(La *Croix*, 11 novembre)